

## Les grandes figures féminines du théâtre shakespearien

Présentation et traduction de Joël HILLION\*

### Proclamation d'indépendance des femmes

**La Princesse de France** dans *Peines d'amours perdues* (V, 2, 767-802) :

LA PRINCESSE. – Nous avons reçu vos lettres pleines  
de passion ;  
Vos cadeaux, comme ambassadeurs de l'amour ;  
Et dans notre conseil virginal, nous n'y avons vu  
Que de la galanterie, un humour plaisant, et de la courtoisie  
Ronflante, bien propres à notre époque.  
Mais quant à nous, nous ne sommes pas  
Plus enflammées que cela. C'est pourquoi nous avons  
accueilli vos sentiments  
Pour ce qu'ils étaient, c'est-à-dire du badinage.  
[...]  
Non, Monseigneur, votre Grâce s'est lourdement parjurée  
Et vous vous êtes rendue chèrement coupable... En  
conséquence !  
Si pour l'amour de moi (apparemment sans motif),  
Vous voulez vous engager, voici ce que vous allez faire !  
Je ne me fie pas à votre serment. Alors, retirez-vous sans  
attendre  
Dans quelque ermitage loin de tout,  
Bien éloigné des plaisirs du monde.  
Et restez-y jusqu'à ce que les douze signes du ciel  
Aient accompli leur décompte annuel.  
Si cette vie austère et insociable  
Ne change rien à votre offre faite sous le feu de l'ardeur,  
Si ni le gel ni le jeûne, le logement inconfortable, la  
nourriture frugale  
Ne détériorent l'élan éclatant de votre amour ;  
S'il résiste à cette épreuve et demeure de l'amour,  
Alors, à l'expiration de l'année,  
Venez me braver et me faire face avec tous vos mérites,  
Et par cette main virginale qui ici étreint la tienne,  
Je serai à toi.  
[...]  
Si tu me refuses ceci, que nos mains se détachent  
Et que nos cœurs renoncent l'un à l'autre !

*Princess.* We have receiv'd your letters full of love ;  
Your favours, the ambassadors of love ;  
And in our maiden council, rated them  
At courtship, pleasant jest, and courtesy,  
As bombast and as lining to the time.  
But more devout than this, in our respects,  
Have we not been ; and therefore met your loves  
In their own fashion, like a merriment.

[...]

No, no, my lord, your Grace is perjur'd much,  
Full of dear guiltiness, and therefore this. —  
If for my love (as there is no such cause)  
You will do aught, this shall you do for me :  
Your oath I will not trust, but go with speed.  
To some forlorn and naked hermitage,  
Remote from all the pleasures of the world.  
There stay, until the twelve celestial signs  
Have brought about the annual reckoning.  
If this austere insociable life  
Change not your offer made in heat of blood ;  
If frosts and fasts, hard lodging, and thin weeds  
Nip not the gaudy blossoms of your love,  
But that it bear this trial, and last love ;  
Then, at the expiration of the year,  
Come challenge me, challenge me by these deserts,

□*She takes his hand.*□

And by this virgin palm now kissing thine,  
I will be thine.

[...]

If this thou do deny, let our hands part,  
Neither entitled in the other's heart.

**La femme violente**

**Lady Macbeth** (I, 5, 38-54) : *Avant l'assassinat de Duncan.*

LADY MACBETH. – Le corbeau lui-même s'enroue  
À annoncer, en croassant, l'entrée fatale de Duncan  
Sous mes remparts. Venez à moi, vous les esprits  
Au service des pensées mortelles, délivrez-moi de mon sexe,  
Et du sommet de ma tête aux orteils, emplissez-moi  
De la cruauté la plus noire. Épaississez mon sang,  
Rendez-moi complètement imperméable au remords,  
Qu'aucun scrupule naturel ne vienne  
Ébranler ma détermination farouche, ni prêcher la paix entre  
Elle et son exécution ! De ma poitrine de femme,  
Changez le lait en fiel, vous les serviteurs meurtriers

Et aveugles  
 Qui présidez à tous les maux de la nature ! Viens, nuit épaisse,  
 Et sous le manteau de fumée le plus obscur de l'enfer,  
 Fais que mon poignard acéré ignore la blessure qu'il porte,  
 Et que le ciel ne perce pas la couverture des ténèbres  
 Pour venir me crier : « Arrête ! Arrête ! »

*Lady Macbeth.* The raven himself is hoarse  
 That croaks the fatal entrance of Duncan  
 Under my battlements. Come, you spirits  
 That tend on mortal thoughts, unsex me here,  
 And fill me from the crown to the toe top-full  
 Of direst cruelty! make thick my blood;  
 Stop up th' access and passage to remorse,  
 That no compunctious visitings of nature  
 Shake my fell purpose, nor keep peace between  
 Th' effect and it ! Come to my woman's breasts,  
 And take my milk for gall, you murdering ministers,  
 Wherever in your sightless substances  
 You wait on nature's mischief ! Come, thick night,  
 And pall thee in the dunnest smoke of hell,  
 That my keen knife see not the wound it makes,  
 Nor heaven peep through the blanket of the dark,  
 To cry 'Hold, hold!'

### **Panique et terreur**

**Lady Macbeth** (V, 1, 1,38 et s.) : *Après la série d'assassinats dont elle a été l'instigatrice.*

LADY MACBETH. – Disparais, maudite tache ! Disparais, te dis-je ! Une... deux... C'est le moment de faire la chose... L'enfer est noir ! Fi, Monseigneur, fi ! un soldat qui aurait peur ?... Pourquoi craindre que ça se sache, quand personne ne remet en cause notre puissance ?... Mais qui aurait cru que le vieil homme avait autant de sang dans le corps ? [...] Quoi, ces mains ne seront-elles jamais propres ?... Ça suffit, Monseigneur, ça suffit comme ça ! Vous gâchez tout à sauter comme vous le faites ! [...] Il y a toujours cette odeur de sang : tous les parfums de l'Arabie ne pourront jamais blanchir cette petite main. Oh, oh, oh ! [...] Lavez-vous les mains, mettez votre robe de chambre, ne soyez pas si pâle... Je vous le répète, Banquo est enterré : il ne peut pas sortir de sa tombe. [...] Au lit, au lit ! On frappe à la porte. Allez, venez, venez, venez, donnez-moi la main. Ce qui est fait ne peut pas être défait. Au lit, au lit, au lit !

*Lady Macbeth.* Out, damned spot ! out, I say ! — One ; two ; why, then, 'tis time to do 't. — Hell is murky ! — Fie, my lord, fie ! a soldier, and

afear'd ? — What need we fear who knows it, when none can call our power to account ? — Yet who would have thought the old man to have so much blood in him ?

[...]

— What, will these hands ne'er be clean ? — No more o' that, my lord, no more o' that : you mar all with this starting.

[...]

Here's the smell of the blood still : all the perfumes of Arabia will not sweeten this little hand. Oh, oh, oh !

[...]

Wash your hands, put on your night-gown : look not so pale. — I tell you yet again, Banquo's buried : he cannot come out on's grave.

[...]

To bed, to bed ! there's knocking at the gate : come, come, come, come, give me your hand. What's done cannot be undone. To bed, to bed, to bed !

### **Jeanne la Pucelle ou l'expression du mépris**

*Henry VI, part I* (Act IV, sc. 7, l. 59-76) :

Sir William Lucy a été envoyé par le roi Henry VI auprès du roi de France, Charles, pour retrouver les prisonniers anglais.

Charles. — Dis-moi, qui cherches-tu ?

Sir William Lucy. — Où est le grand Alcide du champ de bataille,  
Le vaillant Lord Talbot, comte de Shrewsbury,  
Fait, par ses succès militaires exceptionnels,  
Grand comte de Washford, Waterford et Valence,  
Lord Talbot de Goodrig et d'Urchinfield,  
Lord Strange de Blackmere, Lord Verdun d'Alton,  
Lord Cromwell de Wingfield, Lord Furnival de Sheffield,  
Trois fois victorieux Lord de Falconbridge,  
Chevalier du noble ordre de Saint Georges,  
Du digne Saint Michel et de la Toison d'Or,  
Grand maréchal des armées de Henry VI,  
Pour toutes ses guerres en royaume de France ?

La Pucelle. — En voilà un style sot et pompeux !

Le Turc, dans ses cinquante-deux royaumes,  
N'écrit pas dans un style aussi fumeux.  
Celui que tu décores de tous ces titres  
Gît à tes pieds, puant et dévorés par les mouches.

CHARLES

For prisoners ask'st thou ? hell our prison is.  
But tell me whom thou seek'st.

LUCY

But where's the great Alcides of the field,  
Valiant Lord Talbot, Earl of Shrewsbury,  
Created, for his rare success in arms,  
Great Earl of Washford, Waterford and Valence ;  
Lord Talbot of Goodrig and Urchinfield,  
Lord Strange of Blackmere, Lord Verdun of Alton,  
Lord Cromwell of Wingfield, Lord Furnival of Sheffield,  
The thrice-victorious Lord of Falconbridge;  
Knight of the noble order of Saint George,  
Worthy Saint Michael and the Golden Fleece ;  
Great marshal to Henry the Sixth  
Of all his wars within the realm of France?

JOAN LA PUCELLE

Here is a silly stately style indeed !  
The Turk, that two and fifty kingdoms hath,  
Writes not so tedious a style as this.  
Him that thou magnifiest with all these titles  
Stinking and fly-blown lies here at our feet.

**Déchaînement des oxymores**, les imprécations de **Juliette** (*Roméo et Juliette* II, 2, 184 et s.), qui vient d'apprendre que son Roméo a tué son cousin Tybalt.

JULIETTE. – Ô cœur de serpent dissimulé sous un visage de fleur !

Un dragon a-t-il jamais habité une si belle grotte ?

Tyran magnifique ! Démon angélique !

Corbeau aux plumes de colombe, agneau à l'appétit de loup !

Substance méprisable au visage divin !

Tu es juste l'opposé de ta juste apparence ;

Saint damné, noble canaille !

Ô nature ! Qu'es-tu allé chercher en enfer

Pour loger l'esprit d'un démon

Dans le paradis mortel d'un corps si charmant ?

A-t-on jamais vu un livre au contenu si vil

Sous une si belle reliure ? Ah ! Que la tromperie

Puisse habiter un palais aussi éblouissant !

*Juliet.* O serpent heart, hid with a flowering face !

Did ever dragon keep so fair a cave ?

Beautiful tyrant ! Fiend angelical !

Dove-feather'd raven, wolvish-ravering lamb !

Despisèd substance of divinest show !

Just opposite to what thou justly seem'st ;

A damnèd saint, an honorable villain ! –

O nature ! what hadst thou to do in hell

When thou didst bower the spirit of a fiend

In mortal paradise of such sweet flesh ? –

Was ever book containing such vile matter

So fairly bound ? Oh, that deceit should dwell

In such a gorgeous palace !

**L'amitié**

Dans *Le Songe d'une nuit d'été*, les filles, **Hermia** et **Hélène** s'adorent, avant de se détester (acte III, scène 2, vers 208-214) :

### **Hélène, parlant d'Hermia**

« Nous avons grandi ensemble :  
On aurait dit une cerise double, apparemment séparée ;  
Nous étions unies par notre division même,  
Deux jolies baies accrochées à la même tige :  
Avec apparemment deux corps, mais un seul cœur ;  
Deux jumelles héraldiques unies  
Sur un même écusson, couronnées d'un unique cimier. »

'We grew together,  
Like to a double cherry, seeming parted ;  
But yet a union in partition,  
Two lovely berries moulded on one stem :  
So, with two seeming bodies, but one  
heart ;  
Two of the first, like coats in heraldry,  
Due but to one, and crowned with one crest.'

### ***La qualité du pardon***

Dans *Le Marchand de Venise* (IV, 1, 183-201) Portia plaide pour la justice. Shylock étant intraitable, **Portia** (déguisée en jeune clerc) en appelle à la clémence :

PORTIA. – La qualité du pardon est qu'il est sans contrainte.  
Il tombe du ciel comme une douce pluie  
Jusqu'au sol en-dessous de lui. Il est une double bénédiction :  
Il bénit celui qui donne autant que celui qui reçoit.

Il a plus de pouvoir que tous les pouvoirs, il donne  
Au monarque sur son trône plus de puissance que sa  
couronne.

Son sceptre montre la force de son pouvoir temporel,  
Qui fait qu'on le craint et qu'on le vénère,  
Le respect et la terreur étant les attributs des rois.  
Mais le pardon l'emporte sur la domination du sceptre.  
Il trône dans le cœur des rois,  
Il est un attribut de Dieu lui-même.

C'est le pouvoir terrestre le plus proche de celui de Dieu —  
Quand le pardon amende la justice. Dès lors, Juif,  
Bien que tu plaides pour la justice, considère ceci :  
Si la justice était appliquée, aucun d'entre nous  
Ne connaîtrait le salut. Nous implorons le pardon,  
Et notre prière nous enseigne de même à mettre  
En œuvre le pardon.

*Portia.* The quality of mercy is not strain'd.  
It droppeth as the gentle rain from heaven  
Upon the place beneath : it is twice bless'd :  
It blesseth him that gives, and him that takes.  
'T is mightiest in the mightiest, it becomes  
The thronèd monarch better than his crown.  
His sceptre shows the force of temporal power,  
The attribute to awe and majesty,  
Wherein doth sit the dread and fear of kings ;  
But mercy is above this sceptred sway.  
It is enthronèd in the hearts of kings,  
It is an attribute to God himself.  
And earthly power doth then show likest God's  
When mercy seasons justice. Therefore, Jew,  
Though justice be thy plea, consider this,—  
That in the course of justice none of us  
Should see salvation : we do pray for mercy,  
And that same prayer doth teach us all to render  
The deeds of mercy.



**Moquerie de « l'amour au premier regard »**, par la bouche de **Rosalinde**-Ganymède dans *Comme il vous plaira* (V, 2, 28-40) :

ROSALINDE. – On n'a jamais rien vu de si soudain, sauf le combat de deux béliers et la fanfaronnade de César : « Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu. » Car votre frère et ma sœur ne se sont pas plus tôt rencontrés qu'ils se sont remarqués, à peine remarqués, ils sont tombés amoureux, à peine amoureux, ils ont soupiré, ils ont à peine soupiré qu'ils s'en sont demandé mutuellement la raison, à peine en ont-ils compris la raison qu'ils en ont cherché le remède, et ayant fait une échelle de ces arguments, ils en ont gravi deux marches qui les conduisent incontinent vers le mariage au risque d'être incontinents avant le mariage. Ils sont en plein emballement de l'amour et veulent être réunis au plus tôt. On ne pourrait pas les séparer à coups de bâtons !

*Rosalind.* There was never anything so sudden, but the fight of two rams and Caesar's thrasonical brag of "I came, saw, and overcame." For your brother and my sister no sooner met, but they looked ; no sooner looked, but they loved ; no sooner loved, but they sighed ; no

sooner sighed, but they asked one another the reason ; no sooner knew the reason, but they sought the remedy : and in these degrees have they made a pair of stairs to marriage, which they will climb incontinent, or else be incontinent before marriage. They are in the very wrath of love, and they will together : clubs cannot part them.

### La révélation dissimulée

Dans *La Nuit des Rois*, (II, 4, 104-118), devant le machisme d'Orsino, **Viola**, sous les traits de Césario, un garçon, lui révèle son amour :

ORSINO. – Que sais-tu ?  
VIOLA. – Trop bien quel amour les femmes peuvent avoir  
pour les hommes.  
En vérité, elles ont le cœur aussi sincère que nous.  
Mon père avait une fille qui aimait un homme,  
Comme je pourrais, peut-être, si j'étais une femme,  
Vous aimer, Monseigneur.  
ORSINO. – Et quelle est son histoire ?  
VIOLA. – Une page blanche, Monseigneur. Elle n'a jamais  
avoué son amour.  
Elle a laissé son secret, comme un vers dans un bourgeon,  
Ronger ses joues de roses. Elle s'est consumée sans rien dire,  
Et dans sa mélancolie verte et jaune,  
Comme la patience recouvre un monument,  
Elle souriait au chagrin. N'était-ce pas là de l'amour  
véritable ?  
Nous autres hommes, nous parlons davantage, nous jurons  
tant et plus, mais, en vérité,  
Nos démonstrations dépassent notre désir, nous sommes forts  
Dans nos protestations mais faibles dans notre sentiment.

*Duke.* What dost thou know ?

*Viola.* Too well what love women to men may owe :  
 In faith, they are as true of heart as we.  
 My father had a daughter lov'd a man  
 As it might be, perhaps, were I a woman,  
 I should your lordship.

*Duke.* □ □ □                      And what's her history ?

*Viola.* A blank, my lord. She never told her love,—  
 But let concealment, like a worm i' the bud,  
 Feed on her damask cheek : she pin'd in thought,  
 And, with a green and yellow melancholy,  
 She sat like patience on a monument,  
 Smiling at grief. Was not this love indeed ?  
 We men may say more, swear more ; but indeed,  
 Our shows are more than will, for still we prove  
 Much in our vows, but little in our love.

**Autre appel à la miséricorde** (après Portia dans *Le Marchand de Venise*)

**Isabelle** défend son frère coupable d'avoir engrossé une jeune fille (*Mesure pour mesure*, II, 2, 136-141). Elle s'adresse à Angelo qui règne d'une main de fer sur Vienne :

ISABELLE. – Allez au fond de vous-même,  
Interrogez votre cœur de ce qu'il sait  
D'une faute semblable à celle de mon frère : s'il confesse  
Une certaine culpabilité naturelle, qui ressemble à la sienne,  
Qu'il ne laisse pas votre langue prononcer un mot  
Contre la vie de mon frère.

*Isa.* Go to your bosom ;  
Knock there, and ask your heart what it doth know  
That's like my brother's fault : if it confess  
A natural guiltiness, such as is his,  
Let it not sound a thought upon your tongue  
Against my brother's life.

**Isabelle**, toujours dans *Mesure pour mesure* (II, 2, 117-122) remet en question le pouvoir d'Angelo : **allusion à la faiblesse des hommes**.

ISABELLE. – Ah, l'homme ! cet orgueilleux !  
Drapé dans son autorité provisoire,  
D'autant plus ignorant qu'il se croit savant,  
Cassable comme du verre, irascible comme un singe,  
Il joue des tours si étonnants devant le ciel  
Qu'il en fait pleurer les anges...

*Isa.* [...] but man, proud man !  
Drest in a little brief authority,  
Most ignorant of what he's most assur'd,  
His glassy essence, like an angry ape,  
Plays such fantastic tricks before high heaven,  
As make the angels weep...

**Une femme résolument indépendante.**

Dans *Tout est bien qui finit bien* (I, 1, 220-223), **Hélène** est déterminée à prendre son destin en main :

HÉLÈNE. – Nous possédons souvent en nous-mêmes les  
remèdes  
Que nous espérons du ciel ; celui-ci n'exerce d'autre  
prescription  
Que de nous laisser libres ; sans doute ne fait-il que retarder  
Nos faibles desseins quand nous-mêmes manquons de  
détermination.

*Hel.* Our remedies oft in ourselves do lie,  
Which we ascribe to Heaven : the fated sky  
Gives us free scope ; only, doth backward pull  
Our slow designs, when ourselves are dull.

### **Résistance face à « l'amour perdu ».**

Toujours dans *Tout est bien qui finit bien* (I, 3, 200-216), **Hélène** parle de son amour pour Bertrand : **elle s'adresse à sa rivale.**

HÉLÈNE. – Je sais que j'aime en vain et me bats contre  
l'espérance ;  
Et pourtant, à travers cette passoire trop grande,  
Je verse sans fin l'eau de mon amour,

Au risque de tout perdre. Comme l'Indien,  
J'ai foi en mon erreur, j'adore  
Le soleil qui baisse son regard sur son adorateur  
Dont il ignore tout. Très chère dame,  
Votre haine ne doit pas se retourner contre mon amour,  
À cause de l'amour que vous éprouvez. Mais si vous-même,  
Dont l'honneur vénérable rappelle la vertueuse jeunesse,  
Avez jamais désiré chastement, et aimé tendrement, que votre  
Diane  
Se confonde à l'amour, Ô alors, ayez pitié  
De celle dont l'état est tel qu'elle ne peut que choisir  
De se porter vers ce qui va sûrement la perdre ;  
Qui n'espère pas trouver l'objet de sa quête,  
Mais qui, mystérieusement, comble doucement sa vie de ce  
qui la tue.

*Helen.* I know I love in vain, strive against hope ;  
Yet, in this captious and intenable sieve,  
I still pour in the waters of my love,  
And lack not to lose still. Thus, Indian-like,  
Religious in mine error, I adore  
The sun, that looks upon his worshipper,  
But knows of him no more. My dearest madam,  
Let not your hate encounter with my love,  
For loving where you do : but, if yourself,  
Whose aged honour cites a virtuous youth,  
Did ever, in so true a flame of liking,  
Wish chastely, and love dearly, that your Dian  
Was both herself and Love : O ! then, give pity  
To her, whose state is such, that cannot choose  
But lend and give where she is sure to lose ;  
That seeks not to find that her search implies,  
But, riddle-like, lives sweetly where she dies.

**Constance, un « modèle » de douleur** dans *Le Roi Jean* (III, 4, 46-105) : elle pleure son enfant mort injustement.

CONSTANCE. – Je m'appelle Constance. J'étais la femme de Geoffrey.  
 Le jeune Arthur est mon fils, et il est perdu.  
 Je ne suis pas folle ; plutôt au ciel que je le sois.  
 Car alors, je m'oublierais peut-être !  
 Si je l'étais, je pourrais oublier facilement mon chagrin !  
 N'étant pas folle, mais au contraire bien consciente de ma  
 douleur,  
 Ma raison me montre clairement  
 Comment je pourrais me délivrer de tous mes maux,  
 Et elle me pousse à me supprimer ou à me pendre.  
 Si j'étais folle, j'oublierais mon fils,  
 Et follement, je croirais que c'est une poupée de chiffon.  
 Je ne suis pas folle ! Je ressens trop bien, trop bien !  
 Une à une, chacune de mes calamités.  
 Depuis la naissance de Caïn, du premier héritier mâle  
 Jusqu'au dernier qui hier respirait encore,  
 Il n'était jamais né de créature aussi aimable.  
 Mais, le chagrin comme un ver, va désormais ronger ce  
 bourgeon qui est mien  
 Et faire disparaître de sa joue la beauté originelle :  
 Et pâle et maigre, dévoré par la fièvre,  
 Il mourra, et ressuscitera de même.

Et quand je le rencontrerai au royaume de cieux,  
Je ne le reconnâtrai pas. C'est pourquoi je ne dois jamais,  
Jamais, revoir mon adorable Arthur.  
La souffrance envahit tout l'espace de mon enfant absent,  
Elle couche dans son lit, elle m'accompagne où que j'aïlle,  
Elle se revêt de son apparence ravissante, elle répète ses  
paroles,  
Elle me rappelle toutes ses grâces,  
Elle semble remplir ses vêtements vides.  
N'ai-je pas raison de chérir ma douleur ?  
Adieu. Si vous aviez connu une perte égale à la mienne,  
Je saurais vous consoler mieux que vous le faites...  
Ô Seigneur ! Mon fils, mon Arthur, mon bel enfant !  
Ma vie, ma joie, ma subsistance, mon monde tout entier !  
Qui seul pourrait me soulager de mon veuvage et de mon  
chagrin !

*Constance.* My name is Constance ; I was Geoffrey's wife ;  
Young Arthur is my son, and he is lost !

I am not mad : – I would to heaven I were,  
For then 't is like I should forget myself ! –  
O, if I could, what grief should I forget !

[...]

For, being not mad but sensible of grief,  
My reasonable part produces reason  
How I may be delivered of these woes,  
And teaches me to kill or hang myself.  
If I were mad, I should forget my son,  
Or madly think a babe of clouts were he.  
I am not mad. Too well, too well I feel  
The different plague of each calamity.

[...]

For since the birth of Cain, the first male child,  
To him that did but yesterday suspire,  
There was not such a gracious creature born.  
But now will canker sorrow eat my bud  
And chase the native beauty from his cheek,  
And he will look as hollow as a ghost,  
As dim and meager as an ague's fit,  
And so he'll die; and, rising so again,  
When I shall meet him in the court of heaven  
I shall not know him. Therefore never, never  
Must I behold my pretty Arthur more.

[...]



Grief fills the room up of my absent child,  
Lies in his bed, walks up and down with me,  
Puts on his pretty looks, repeats his words,  
Remembers me of all his gracious parts,  
Stuffs out his vacant garments with his form :  
Then, have I reason to be fond of grief ?  
Fare you well. Had you such a loss as I,  
I could give better comfort than you do. –  
O Lord! My boy, my Arthur, my fair son !  
My life, my joy, my food, my all the world !  
My widow-comfort and my sorrows' cure !

**Signature de Shakespeare**

Après sa défaite, **Cléopâtre** a honte d'être caricaturée (*Antoine et Cléopâtre*, V, 2, 213) :

CLÉOPÂTRE. – Des licteurs vulgaires  
Nous caricaturerons comme des prostituées, et de minables  
rimeurs  
Écrirons des chansons qui sonneront faux. Des comédiens  
pressés  
Improviseront sur nous, et montreront  
Nos turpitudes d'Alexandrie. Antoine  
Sera présenté comme un ivrogne, et je verrai  
Quelque garçon qui n'a pas mué jouer la grandeur de  
Cléopâtre,  
Sous les traits grossiers d'une putain.

*Cleo.* Saucy lictors  
Will catch at us, like strumpets ; and scald rhymers  
Ballad us out o' tune ; the quick comedians,  
Extemporally will stage us, and present  
Our Alexandrian revels. Antony  
Shall be brought drunken forth, and I shall see  
Some squeaking Cleopatra boy my greatness  
I' the posture of a whore.

\* Aux Éditions de **L'Harmattan** :

***Les Sonnets de Shakespeare***, Édition bilingue commentée (2015)

***Et William devint Shakespeare***, lecture croisée des *Sonnets* et de l'œuvre  
théâtrale de William Shakespeare (2019)

***Récit d'une Passion***, roman sur un thème de Shakespeare (2022)

Aux éditions du **Club Zéro** :

***Shake-speares Sonnets***, édition bilingue (2015)

***LE PETIT PENSEUR DE WILLIAM SHAKESPEARE***, anthologie, (2021)